



Info_252_ED_2012-13
24 juin 2013

Face à la crise des financements doctoraux, savoir affirmer la valeur de sa recherche

20 mai 2013

Par [MD](#)

« Il observait les astres et, comme il avait les yeux au ciel, il tomba dans un puits. Une servante de Thrace, fine et spirituelle, le railla, dit-on, en disant qu'il s'évertuait à savoir ce qui se passait dans le ciel, et qu'il ne prenait pas garde à ce qui était devant lui et à ses pieds¹ »



Une vingtaine de contrats doctoraux pour l'ensemble des inscriptions annuelles en thèse à l'EHESS (1 600 en 2012²) : le déséquilibre du ratio illustre les difficultés économiques qui minent depuis quelques années le fonctionnement du monde de la recherche. Ce durcissement politique³ se concrétise pour les doctorants sous la forme de jobs à temps partiels (voire à temps plein), de l'obtention du RSA – sur dérogation exceptionnelle – et d'une prospection tous azimuts (bourses, allocations, conventions CIFRE, etc.).

Si le fait de travailler parallèlement à la thèse n'est pas nouveau, les critères académiques exigés pour présenter un profil professionnel *viable* nécessitent de la part de l'étudiant un investissement en temps bien plus important que la seule conception et rédaction d'une thèse⁴. L'apprenti-chercheur actuel doit donc prendre garde à l'écueil : s'il entend poursuivre une carrière de chercheur, soutenir sa thèse avec brio ne suffit plus. Le véritable enjeu devient alors de dégager le temps que requièrent les expériences complémentaires (publication, animation scientifique, etc.). La coupe drastique des budgets de la Recherche et de l'Enseignement Supérieur dont de nombreuses communications ont martelé les effets dévastateurs⁵ rend, dans ce contexte, la situation des doctorants particulièrement délicate. Ces derniers doivent ainsi trouver les moyens de vivre au jour le jour tout en essayant de remplir les nombreuses conditions qui accrédiateraient leur ambition professionnelle en tant que chercheur.

Quand les apprentis-chercheurs sortent du bois...

Le faible quota de contrats doctoraux (proposés par les formations doctorales ou autres regroupements scientifiques tels que les LabEx ou PRES⁶) et la spécificité des thématiques des allocations doctorales régionales placent en effet les apprentis-chercheurs devant l'évidence : « trouve tes financements – quels qu'ils soient – ou abandonne la

recherche ». Cette réduction massive du soutien financier public, dont l'impact se fait partout ressentir, présente néanmoins l'avantage de faire jour sur la valeur « grand public⁷ » accordée à l'activité de chercheur. A défaut de pouvoir bénéficier d'un mode de financement public – dont la défection actuelle est le fruit d'une politique critiquable mais sur laquelle le doctorant a peu de prises – le doctorant en sciences sociales, s'il désire poursuivre son objet de recherches, se doit d'imaginer lui-même d'autres soutiens financiers. C'est donc à des instances et organisations externes au monde de la recherche que la chasse aux financements va confronter l'apprenti-chercheur. A l'affût du moindre indice de financement possible, le jeune doctorant ne peut que s'interroger : qui, finalement, est prêt à payer pour la production d'un savoir en sciences sociales ? En dehors de l'Institution – garante d'une mission précieuse d'encouragement et de soutien à la recherche – quelle valeur accorde-t-on à la recherche ? Qu'est-ce qu'évoque l'idée de chercheur en anthropologie, en histoire, en philosophie pour les personnes lambda de la société, les patrons d'entreprises, les artisans, les salariés, etc. ?

En s'aventurant hors des sphères professionnelles habituelles de la Recherche, le doctorant doit souvent expliquer son activité « concrètement », décrire de quelle façon celle-ci se matérialise ainsi que la motivation effective d'une telle démarche (« à quoi cela sert-il ? »). Les doctorants qui entament leur huitième année d'étude et se battent chaque jour pour maintenir un équilibre financier précaire apparaissent aisément comme d'« éternels étudiants », d'indécises personnes qui ne voudraient pas se frotter à la « vraie vie »⁸. Il serait aisé de gloser, pour tout chercheur en sciences sociales, sur les présupposés que contient l'expression « une vraie vie ». Il importe néanmoins davantage de convaincre et de changer de telles représentations que de *démontrer* les erreurs sur lesquelles reposent les clichés.

Or, combien de doctorants s'aventurent à présenter à un public de non-initiés l'ambition de leurs travaux ? Les années doctorales représentent pour un grand nombre d'apprentis-chercheurs une expérience éprouvante, marquée par la solitude et la dimension obsédante de l'activité de recherche, ces deux facettes s'encourageant l'une l'autre⁹. Que cette formation soit ardue n'est pas un mal en soi – il serait néanmoins regrettable que cette épreuve devienne synonyme de désarroi, colère ou découragement. Le doute, qui fait partie du parcours du chercheur, est particulièrement ravageur lorsque l'objet de la recherche et son intérêt ne sont pas partagés, ne sont pas discutés avec des personnes tierces. Que ce soit au détour d'une conversation entre amis, collègues, voisins, proches ou plus en profondeur, l'échange habitue le doctorant à synthétiser sa démarche, l'exerce à amener son interlocuteur à suivre le fil de sa pensée tout en encourageant, par l'imprévisible que comporte toute discussion, les possibilités de voir surgir des pistes encore impensées.

Le retranchement social des doctorants est d'autant plus surprenant que la motivation épistémologique des sciences sociales est toujours d'actualité. Sans verser dans le catastrophisme et tout en se méfiant de l'emphase prophétique de certains grands penseurs, de nombreux écrits¹⁰ ont souligné les dangers que comportent nombre de dynamiques actuelles – les bouleversements apportés par les nouvelles technologies, le nouveau rapport à l'espace/temps qu'elles induisent, l'ampleur sans précédent de leur application et la démultiplication de l'échelle entre le geste et la conséquence avivent des problématiques, telles que la répartition des ressources, l'organisation sociale et la transmission dans le temps, qui, si elles sont loin d'être nouvelles, n'en demeurent pas moins essentielles.

Le travail de mise en relief, particulièrement long que sous-tend l'activité de chercheur, est d'autant plus précieux que peu de sphères de la société occidentale contemporaine résistent encore à l'urgence du court terme. Le cloisonnement qui accompagne l'activité de recherche au niveau doctoral s'avère ainsi (éventuellement) nuisible pour l'équilibre des apprentis-chercheurs mais surtout regrettable pour la richesse potentielle que présentent leurs analyses aux yeux du grand public et le pouvoir intellectuellement stimulant de celles-ci.

La dimension concrète que requiert toute production



Perspective précieuse qu'apportent ainsi *idéalement* les sciences humaines et sociales – le seul hic étant le passage du potentiel au bel et bien réel... S'il est impossible de garantir la pertinence de toute production dite scientifique, il est en revanche possible de l'encourager. Il n'y a pas, en effet, de recherche *gratuite* ; et cette remarque vaut dans tous les sens du terme. Le sujet d'une thèse ne survient pas gratuitement mais contient ses propres raisons d'être : l'idée, l'orientation d'un travail découle d'une histoire personnelle, de stratégies et d'opportunités aperçues.

De même, la production de celle-ci n'est pas gratuite : requérant matière et investissement, elle ne peut être exemptée d'une dimension économique. L'exercice intellectuel attendu, dans le cadre du doctorat, et notamment l'écriture de la thèse, nécessite ainsi de disposer d'un minimum de confort intellectuel et pratique. L'efficace de la démonstration déployée dans *Une chambre à soi*¹¹ de Virginia Woolf tient à la déconstruction attentive des stratégies conscientes (ou non) de discrédit quant à cette préoccupation matérielle – habilement reléguée dans le cadre d'une activité intellectuelle ou artistique au rang de trivialité au regard de la *vocation*.

Or, ces préoccupations matérielles – manger, boire, dormir sous un toit, pouvoir s'asseoir à une table, avoir accès à de l'électricité, etc.- sont bien le préalable requis à toute dynamique de recherche. Ainsi, si les autorités publiques n'assurent plus ce soutien financier, il revient au doctorant de chercher lui-même, et finalement d'imaginer les voies par lesquelles il peut obtenir le confort intellectuel et pratique essentiel à cette entreprise – et il est important de préciser que l'accès à un cahier, ordinateur, bibliothèque, etc. fait partie de ce « confort », dans le sens où celui-ci est loin de constituer une priorité vitale, et loin d'être simplement *garanti*.

La valeur du savoir

Inviter l'apprenti-chercheur à prendre en main son propre financement amène à réfléchir sur le « bien » qu'il propose, sur ce qu'il est capable de produire et sur ce que cela sous-tend (temps, disponibilité d'esprit et matériel de travail). Préserver ces conditions de travail repose principalement sur l'adéquation budgétaire avec la durée que nécessite un travail de recherche et son rendu matériel – et dans la poursuite de cette démarche se pose la question de la facturation basique d'un tel travail... quels critères prendre en compte pour un devis de travail intellectuel ?

Si le temps long (laps de temps alloué à l'enquête mais aussi à l'élaboration du raisonnement) et la rigueur (transparence de la méthode, exactitude des données, explicitation des sources) sont au fondement de la production du savoir scientifique, ils supposent d'obtenir un tarif non pas fondé sur le nombre de signes mais sur la qualité de l'apport. L'opposition binaire quantité / qualité, très présente dans les schémas usuels du quotidien, suggère un raccourci trompeur. La mise en regard des termes engage en effet à prendre et l'une et l'autre comme des attributs arrêtés du produit. Or, contrairement à la quantité, comprise comme l'étendue physique d'un corps dans l'espace, la qualité n'existe pas par elle-même. La « qualité » d'un objet est le fruit d'un jugement, réalisé par une personne x et éprouvant la

pertinence précisément circonstanciée de cet objet. C'est-à-dire que la notion de « qualité » résulte des caractéristiques internes de l'objet et de leur adéquation avec l'objectif ou l'effet attendu par cette personne – cette situation et attentes préexistantes détiennent une place fondamentale dans l'équation au terme de laquelle se décide la « qualité » de la production.

La qualité d'un objet, valeur résultant d'un jugement au moment t , peut donc être rejouée ultérieurement, ou encore discutée, calculée, etc., et surtout négociée. Encore faut-il être versé dans l'art de présenter son travail et savoir estimer l'intérêt que ses recherches peuvent présenter pour autrui.

Vendre son travail de recherche ?



L'impasse professionnelle à laquelle mène la formation doctorale dans les conditions actuelles des sciences sociales semble liée au cloisonnement propre à l'activité de chercheur. Si le retranchement intellectuel que suppose la réflexion innovante¹² est une condition *sine qua none* de la production scientifique, celle-ci n'interdit pas de consacrer une partie de son temps à l'exercice de communication autour de l'activité de la recherche. Or, si le diplôme n'apporte aucune garantie de reconnaissance symbolique ou financière de la part de l'institution, on peut questionner l'absence d'enseignement et de discussions concernant cette fameuse aptitude à valoriser et savoir défendre cette activité. Le rapport de l'Académie des sciences sur l'*Évolution des métiers de la recherche* rédigé en 1994 suggérait de façon très ouverte d'introduire au sein de la formation doctorale des « cours de gestion »¹³.

Sans détailler plus avant la teneur de ces cours, il est difficile de se prononcer sur la pertinence d'une telle proposition. Néanmoins, la suggestion cible une déficience toujours actuelle qui est l'absence d'enseignement concernant la dimension pratique de l'activité de chercheur, avec ses caractéristiques juridiques, ses démarches spécifiques (élaboration de budgets, rapports, devis, etc.), etc. L'organisation de tels enseignements ou ateliers au niveau des institutions, invitant le doctorant à travailler ces différentes facettes, paraît peu probable en un moment de coupes budgétaires, tant l'aval des différentes hiérarchies nécessiterait de rapports, commissions, réunions, etc., sans compter les débats que susciterait l'attribution de fonds à une telle initiative.

Les apprentis-chercheurs, en tant qu'individus, disposent alors de davantage de marge de manœuvre ; à la fois maillons de la chaîne et principaux intéressés puisque se jouent dans ces enjeux leurs perspectives d'avenir, les doctorants peuvent, dans un dialogue avec les multiples interlocuteurs qui composent les universités, les UFR et laboratoires de recherche réfléchir à la mise en place d'un tel partage d'expériences et réflexions. Dans cette optique, et à défaut d'enseignements plus construits, un premier pas serait de réfléchir à la valeur de sa propre recherche, de s'exercer à la négociation et de se confronter à l'argumentation vivante, en acceptant notamment d'en découdre avec le « grand public ». Cette démarche, qui repose sur le *faire* individuel et collectif, peut venir consolider, nourrir, et diversifier les espaces de réflexions et de dialogues déjà existants autour de l'enjeu du *savoir* en sciences sociales et auxquels les jeunes chercheurs sont nécessairement confrontés, tant le parcours académique devient laborieux. Il ne s'agit alors pas tant de savoir « se vendre » que de comprendre soi-même la valeur de son travail et de se donner les moyens de le poursuivre lorsque les politiques publiques offrent peu de soutien à la recherche en sciences sociales.

NOTES

[1] Platon, *Théétète* [174 a] – anecdote « racontée » par Socrate à Théodore au sujet de la vie de l'astrologue et physicien Thalès

[2] Eric Wittersheim, chargé de mission Vie Étudiante de l'EHESS, lors de la journée d'accueil de l'Ecole, le 16 octobre 2012.

[3] La Loi sur les Réformes Universitaires, passée en 2007, qui transforme radicalement le système de gestion des universités et établissements d'enseignement supérieur, et la diminution des subventions publiques participent d'une même dynamique politique, qui est une réponse, parmi d'autres possibles, au contexte économique et à la mise en regard mondiale des établissements d'enseignement supérieur.

[4] Concernant ces expériences attendues en parallèle à la thèse – peu évoqués par l'institution et néanmoins nécessaires pour tout avenir professionnel dans le monde de la recherche – comme l'enseignement, les publications, les participations aux journées d'études, l'animation de programme scientifique, etc., on peut se rapporter aux différentes séances du séminaire des *Aspects concrets de la thèse*. <http://act.hypotheses.org>

[5] Les Assises nationales de la Recherche, qui se sont déroulées en novembre 2012, ont fait l'objet d'un large traitement médiatique relayant les défis impossibles auxquels se heurtent aujourd'hui les institutions de la recherche française.

<http://sciences.blogs.liberation.fr/home/2012/11/assises-de-la-recherche-une-interview-dalain-trautmann.html>

<http://sciences.blogs.liberation.fr/home/2011/01/la-recherche-fran%C3%A7aise-en-chiffres-ost.html>

<http://www.lefigaro.fr/sciences/2012/09/27/01008-20120927ARTFIG00562-la-recherche-asphyxie-par-sa-masse-salariale.php>

[6] Les [LabEx](#) (Laboratoire d'Excellence) sont les équipes de recherche ayant remporté l'appel d'offre organisé en 2012 par le Ministère de la Recherche et de l'Enseignement et disposant d'une subvention publique pour l'axe de recherche présenté par l'équipe. Les [PRES](#) sont les Pôles de Recherche et d'Enseignement Supérieur, qui disposent également d'un soutien financier de la part de l'Etat concernant l'objectif qu'ils ont déterminé et pour lequel ils ont obtenu le statut de PRES.

[7] Cette valeur « grand public » n'est *une* qu'en ce que nous la distinguons des représentations propres aux chercheurs sur leur activité. Ce groupement « grand public » permet simplement de poser *une* valeur « grand public » par rapport à *une* valeur propre aux chercheurs, tout en sachant pertinemment que chaque groupe rassemble des voix très hétérogènes. Loin d'être monolithique, cette valeur « grand public » correspond à la multiplicité des représentations concernant « la recherche », que produisent et projettent les instances (individus, organisations, etc.) extérieures au monde de la recherche et auxquelles le chercheur n'est pas toujours directement confronté.

[8] En 2012, L. Grandin, patron d'une entreprise de près de 50 salariés faisait la distinction entre le secteur privé et ses acteurs, confrontés chaque jour à la « vraie vie » et les étudiants,

militants et fonctionnaires, qui, n'étant pas confrontés aux enjeux du « monde réel » restaient dans une sphère « idéaliste ». Par ce type de discours transparait une conviction assez répandue dans le secteur privé : la concurrence permet de se faire une représentation plus « juste » des rapports humains, et par conséquent de percevoir un niveau de « réalité » supérieur à ce que peuvent se représenter les personnes ne travaillant pas au sein d'une entreprise. (Entretien du 14 septembre 2012 réalisé par Manon Denoun)

[9] Plusieurs blogs relatent au travers de dessins, croquis et vidéos des événements caractéristiques et déconcertants, irritants ou invraisemblables qu'entraînent les recherches intensives lors du doctorat, comme par exemple : <http://cielmondoctorat.tumblr.com>. La presse, régulièrement, insiste sur le gâchis de ces profils « bac+8 », « bac+ 10 » croulant sous le travail ou sans travail. (cf <http://www.courrierinternational.com/article/2011/03/10/faut-il-vraiment-faire-un-doctorat>). Enfin, les recherches de Pascale Haag sur la qualité de vie des doctorants mettent en lumière le haut niveau de stress que suscite l'activité de recherches doctorales. [http://dumas.ccsd.cnrs.fr/docs/00/74/51/83/PDF/Haag_Pascale - Anxiete-trait stress percu et symptomes somatiques chez les doctorants.pdf](http://dumas.ccsd.cnrs.fr/docs/00/74/51/83/PDF/Haag_Pascale_-_Anxiete-trait_stress_percu_et_symptomes_somatiques_chez_les_doctorants.pdf) (recherche en cours consultable également sur le site des *Aspects concrets de la thèse* à l'adresse suivante : <http://act.hypotheses.org/2257>)

[10] Je pense entre autres à ces quelques ouvrages :

Jean Baudrillard, *Le crime parfait*, Ed. Gallilée, Paris 1995

Jean-François Lyotard, *L'Inhumain : causeries sur le temps*, Ed. Galillée, Paris, 1988

Paul Virilio, *Le grand accélérateur*, Ed. Galillée, Paris, 2010

Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, coll. « Folio/Essais », Ed. Gallimard, 1990

Mark Poster, *Information Please, Culture and Politics in the Age of Digital Machine*, Duke University Press, Durham and London, 2006

[11] Le recueil *Une chambre à soi*, de Virginia Woolf, publié en 1929, regroupe différentes conférences et publications concernant l'activité intellectuelle, les conditions matérielles et la légitimité publique – enjeux majeurs et relativement récurrents, qui à cette époque, étaient particulièrement travaillés par l'inégalité entre les sexes et les rapports de genre. En s'appuyant notamment sur la trajectoire fictionnelle qu'aurait connue la sœur de Shakespeare s'il en avait eu une, Woolf met en évidence ce que le « génie » nécessite pour pouvoir s'épanouir : si Shakespeare avait eu une sœur incroyablement talentueuse en termes d'esprit, elle n'aurait vraisemblablement pas pu le mettre à profit ni même l'exprimer au sein de la société anglaise élisabéthaine.

[12] Sur l'événement qu'est le surgissement de la pensée impensée on peut lire notamment l'ouvrage de Jean Baudrillard, *Le paroxyste indifférent*, Ed. Grasset, Paris, 1997

[13] *Évolution des métiers de la recherche*, rapport commun n°3, mai 1994 Académie des sciences, comité des applications de l'académie des sciences (CADAS), mémo et conclusion, p. X.